

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 9 MARS 1847.

No. 17.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'UNIVERS.

Rome, 15 janvier 1847.

« Réjouissez-vous dans le Seigneur, mes bien aimés fils ; je vous le dis encore, réjouissez-vous, car voici la solennité de la manifestation du Christ. Le son de la vérité a retenti sur toute la terre, et celui que l'aveuglement des juifs a repoussé vient de répandre sa lumière sur toutes les nations. »

Le pape saint Léon-le-Grand adressait ces belles paroles au peuple de Rome il y a quatorze siècles, dans un de ses sermons sur l'Épiphanie. Aujourd'hui, comme alors, les Romains ont entendu la voix du vicaire de Jésus-Christ ; et si Dieu avait donné à quelqu'un de leurs ancêtres de sortir avant-hier de sa tombe et d'entrer dans l'église de *Sant'-Andrea-della-Valle*, quelle joie n'eût pas éprouvée cette âme antique en retrouvant au sein de sa patrie, non loin de son foyer domestique, la même solennité, le même auditoire et le même orateur sacré qui rattache si glorieusement au temps présent la longue chaîne des traditions apostoliques.

L'Épiphanie est, comme on sait, une des fêtes les plus touchantes du cycle liturgique. Elle nous rappelle la vocation des nations que représentent ces rois d'Orient prosternés aux pieds du maître du monde enveloppé des langes de notre humanité. Guidés par une lumière céleste, ils sont venus lui offrir l'or, l'encens et la myrrhe, et proclamer par ces présents mystiques le mystère de la royauté, du sacerdoce et de la tombe glorieuse de cet enfant nouveau-né qui doit sauver le monde. L'Église a toujours célébré cette fête avec pompe ; mais, depuis quelques années, un saint prêtre de Rome, M. l'abbé Pallotta, aidé du zèle et de l'éloquence du R. P. Ventura, a donné à cette solennité un caractère nouveau. Le jour de l'Épiphanie et tous les jours de l'octave, dans l'église de *Sant'-Andrea-della-Valle*, le saint sacrifice est offert selon les différents rites reconnus, et la parole de Dieu annoncée dans presque toutes les langues de l'Europe. C'est Mgr. de Hercé, évêque de Nantes, et M. l'abbé de Geslin qui, cette année, ont représenté la France dans ce grand concert des langues qui louent le Seigneur. Les exercices se terminaient chaque soir par une bénédiction solennelle à laquelle assistaient, à tour de rôle, les élèves des collèges et des séminaires de Rome, y compris celui de la Propagande, qui, lui aussi, a sa fête des langues, dont je vous parlerai dans une prochaine lettre.

Une œuvre si catholique devait naturellement attirer l'attention de Pie IX. N'est-il pas le pasteur suprême de l'Église universelle, le gardien fidèle des antiques liturgies orientales, celui qui a la mission de sanctifier tous les idiomes par la prédication de l'Évangile, et qui apparaît en ce siècle comme une étoile dont la douce lumière guide les rois et les peuples vers l'étable de Bethléem, divin rendez-vous où le pouvoir et la liberté vont s'unir et s'embrasser ? Oui, sans doute, c'est à dessein que le vicaire de Jésus-Christ a choisi cette solennité pour venir occuper la chaire du R. P. Ventura et évangéliser le peuple romain.

On le conçoit, les mœurs de Rome sont exposées à de grands périls au milieu de cette foule d'étrangers qui affluent tous les ans. Le riche touriste répandra l'immoralité avec son or, et le voiturin qui l'apporte introduira le blasphème et le langage grossier de sa province. Bien des âmes saintes s'inquiètent de ce danger. Il était même question de faire un édit contre le blasphème, afin de couper court au mal par une répression pénale. Mais quelques paroles du Saint-Père à son peuple produiront plus d'effet que les édits les plus sévères. Par cette acte nouveau, qui n'est qu'un retour aux usages anciens, Pie IX est entré profondément dans le cœur des Romains. Sa parole est comme un parfum vivifiant qui se répand de toutes parts et qui purifie l'atmosphère de la ville éternelle. Mais c'est trop m'arrêter à ces réflexions, nécessaires pourtant à mon sujet, et le lecteur est sans doute impatient de connaître les paroles saintes qui viennent de sortir d'une bouche si auguste.

Il me serait difficile de rendre mot à mot l'exhortation du Saint-Père. Toutefois, j'essaierai de vous en donner la substance ; j'étais présent ; j'ai pris des notes, et si quelque chose m'a échappé, je suis sûr au moins de ce que j'ai pu recueillir.

Ainsi que je vous le disais hier, toute la ville ignorait que le Pape dût prêcher. Le plus grand secret avait été gardé, de peur que l'église ne put contenir la foule, et pour que les pieux auditeurs qui avaient suivi les exercices de l'octave ne fussent point troublés. Au moment où le Pape s'avança vers la chaire, comme le Christ sur la montagne, un frémissement de joie et d'ad-

miration saisit tous les cœurs. Debout sur une estrade qui sert de chaire en Italie, le Saint-Père parla ainsi :

« Je ne puis sans une vive émotion, mes bien-aimés fils, me rappeler ces témoignages d'amour que vous êtes venus m'offrir le premier jour de l'année. Mon cœur vous remerciait de vos vœux, et rapportant, comme je le devais, à l'honneur de Dieu ce que vous faisiez pour moi, son indigne vicaire, je vous ai invités à bénir le nom du Christ par ces paroles : *Sit nomen domini benedictum!* Tous vous m'avez répondu avec l'accent de la foi : *Des maintenant et pour l'éternité! Ex hoc nunc et usque in sæculum!* Je viens vous rappeler ces engagements solennels, car je le sais, bien qu'en très petit nombre, il y a dans cette ville, centre de la catholicité, des hommes qui profanent le saint nom de Dieu par le blasphème. Vous tous qui êtes ici, recevez de moi cette mission : publiez partout que je n'espère rien de ces hommes. Ils lancent contre le ciel la pierre qui les écrase en retombant. C'est combler la mesure de l'ingratitude, de blasphémer le nom du Père commun qui nous donne la vie et avec elle tous les biens dont nous jouissons. Dites à ceux de mes fils qui l'offensent par de tels outrages de ne plus donner ce scandale dans la ville sainte.

« Je veux aussi vous parler du précepte du jeûne. Un grand nombre de pères et de mères m'ont entretenu des peines qu'ils éprouvent en voyant le démon de l'impureté exercer ses ravages parmi les jeunes gens. Le Seigneur nous le dit lui-même dans les saints Évangiles, c'est par la prière et le jeûne, *in oratione et jejuniis*, qu'on enchaîne ce démon désolateur qui va ravageant la terre, et qui non seulement empoisonne les sources de la vie des individus, des familles et de la société tout entière, mais qui surtout consomme la ruine des âmes immortelles.

« Après ces deux avertissements, il me reste à prier Dieu de nous bénir tous : Seigneur respice de celo, tourne vers nous vos regards vivifiants. Visitez cette vigne que votre droite a plantée. *Visita vineam istam quam plantavi dextera tua.* Elle est à vous, Seigneur, vous l'avez gardée. Visitez-la, non pour punir les méchants, mais pour leur faire sentir les doux effets de votre miséricorde. Visitez-la, pour guérir la plaie de l'incrédulité qui dévore le monde. Visitez-la, et en la visitant, écarterez cette main de fer qui pèse sur elle. *Visitate la, e nel visitar la, allontanate quella mano di ferro che pesa sopra di lei.* Visitez-la et purifiez le cœur de ses enfants. Versez dans le sein des générations qui s'élèvent ces deux plus chers attributs de la jeunesse, la modestie et la docilité, *la modestia e la docilita.* Éteignez ces haines funestes qui divisent les citoyens et les arment les uns contre les autres. Visitez-la, Seigneur, et en la visitant avertissez les sentinelles d'Israël de donner de bons exemples et de s'armer d'une force et d'une prudence divines pour veiller aux intérêts des peuples confiés à leur garde !

« Daignez, ô mon Dieu ! entendre ma prière, et répandez sur ce peuple, sur cette ville et sur le monde entier vos plus douces bénédictions ! »

Ces paroles ont produit une impression au moins égale à celle de l'amnistie. La jeunesse surtout est dans l'enthousiasme. Rien ne peut vous donner une idée de son admiration pour le Pape. Après avoir rendu hommage au plus élément, au plus noble des souverains, son cœur s'est ouvert au plus digne, au plus religieux des prêtres du Seigneur, comme une terre fertile qui reçoit la rosée du Ciel. Indépendamment du prestige qui s'attache à la papauté dont il porte si glorieusement le trône, Pie IX est un orateur du premier ordre. N'eût-il été qu'un orateur obscur, inconnu, sa parole si pure, ornée d'une diction pleine de simplicité et de grandeur, aurait été admirée de ces critiques les plus sévères. Les jeunes gens sont tellement touchés de tout ce qu'il a dit, qu'ils veulent, en parcourant les rues de Rome, se jeter aux pieds de ceux qu'ils entendent blasphémer le saint nom de Dieu, pour les conjurer de se souvenir de l'exhortation du Saint-Père. Je suis heureux d'être un de ceux qui ont reçu de lui la mission de publier partout sa parole, car un tel enseignement est nécessaire dans nos grandes villes beaucoup plus qu'à Rome.

Rome, 18 janvier 1847.

Il est d'usage à Rome, à la fin des retraites, d'adresser au peuple des réflexions pratiques qu'on appelle *ricordi*. Le Pape savait que le R. P. Ventura avait prêché contre le blasphème et le relâchement des mœurs ; c'est ce qui explique pourquoi, en se chargeant elle-même des *ricordi*, Sa Sainteté a traité le même sujet. Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre répètent partout ses paroles. Jamais sermon n'a fait tant de bien. Des protestants que la grâce de Dieu avaient conduits à *Sant'-Andrea-della-Valle*

pleuraient de joie en entendant le Saint-Père. Sa voix pleine de douceur et de force leur pénétrait l'âme. Quant au peuple qui était là aussi, et même en majorité, il est fier avec raison de son Pontife, et affirme qu'on n'a jamais si bien parlé, *tanto caro! poche parole, ma buona*. L'impression est la même dans toutes les classes de la société. Le pâtre et le grand seigneur s'étaient réunis autour de la crèche; comme les bergers et les moines.

J'avais oublié de vous parler du *meeting* composé d'Anglais et d'Irlandais qui a eu lieu le 13 de ce mois, sous la présidence du chevalier John Harcourt, dans le but d'établir un comité de secours pour l'Irlande. Le R. Dr. Cullen, supérieur du collège irlandais à Rome, son collègue le R. Dr. Kerby et plusieurs autres personnes, ont été nommés membres de ce comité. Les souscriptions sont reçues par M. Packenham et tous les autres banquiers anglais.

Le Pape leur a envoyé mille écus romains sur sa cassette.

Pour mettre un terme aux progrès effrayants de la mendicité, le Gouvernement a pris la sage mesure de renvoyer chez eux tous les pauvres étrangers au pays. Plusieurs voitures pleines de ces mendiants ont été dirigées vers la frontière napolitaine. Les trois quarts des pauvres qui demandaient la charité dans les rues étaient venus du royaume de Naples, sûrs de trouver d'abondants secours dans la charité romaine, qu'ils exploitaient, pour la plupart, comme une industrie. Le Saint-Père s'est fait donner un état exact du passif et de l'actif des maisons de refuge et de charité. On dit que beaucoup d'enfants appartenant à des familles au service de maisons puissantes occupaient dans ces maisons de charité des places dont ils pouvaient se passer. Le Pape a mis un terme à ces injustes protections, en rendant aux véritables pauvres les secours dont on les dépouillait.

M. le Rédacteur du Journal de Québec.

Vous signalez dernièrement un fait bien remarquable... c'est que cette année pour la première fois, les jeunes gens des cages ne paraissent pas sur les listes des ivrognes tapageurs et vagabonds ramassés par la police dans les rues de Québec... c'est dû, comme vous le disiez, aux sueurs des prêtres qui parcourent les différents chantiers pendant l'hiver.... Ces prêtres sont deux Canadiens Oblats de Marie Immaculée,—pour se consacrer à cette œuvre si pénible et si d'agréable même, ils ont, le premier, M. Durocher, renoncé à la belle cure de St. Athanase, l'autre, le Père Bourasso, à une belle fortune et au plus bel avenir dans le monde, car son père qui n'a qu'un autre enfant est un des plus riches habitants canadiens (de l'Acadie, paroisse du district de Montréal.) Dans ces jours de froid égoïsme, il me semble que l'œil comme le cœur aiment à se reposer sur de pareils hommes, à les voir se dépouiller de tout, renonçant à toutes les jouissances pour aller travailler au bonheur de leurs semblables.... Il me semble qu'un pareil sujet mériterait d'être traité par une plume canadienne et si éminemment chrétienne que la vôtre. Ces deux hommes appartiennent à une société dont chaque membre est rempli du même dévouement ou même amour pour ses semblables. Et cette société d'hommes ainsi dévoués au bonheur de leurs frères, la législature canadienne leur a refusé une charte; et ce sont les Canadiens qui se sont signalés par le triste courage, et les paroles hautaines et dédaigneuses avec lesquelles ils ont été repoussés! S'ils étaient incorporés, ils auraient plus de moyens pécuniaires, et d'autres ressources, et alors, au lieu de deux, ce serait neuf missionnaires qui seraient dévoués à cette bonne œuvre,—et ce ne serait pas trop—3 pour les visiter dans les chantiers, 3 pour les soutenir dans leurs honnêtes résolutions à la Pointe à Plouf où ils font un séjour à Québec, les accompagner lorsqu'ils reçoivent leur salaire, les empêcher de le prodiguer, en le leur faisant tout de suite placer dans une banque d'épargne. Alors, le salaire de ces 5 mille jeunes gens serait conservé au lieu de passer dans les auberges et les lieux de débauches, comme ça été le cas jusqu'à ce moment. Ces 5000 jeunes gens, au lieu de périr misérablement dans la fange, s'établiraient, et le pays comme la religion, les compteraient bientôt au nombre de ses gloires, tandis qu'aujourd'hui ils en sont l'opprobre.

Pardonnez-moi donc de vous en avoir écrit si long, c'eût été assez de vous énoncer ce sujet si digne de fixer l'attention du journaliste, j'ai jeté de l'eau à la rivière.

ÉTAT

DES RÉCETTES ET DÉPENSES DU GOUVERNEMENT DU BAS-CANADA, DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONSTITUTION JUSQU'À NOS JOURS.

Le premier état des revenus et des dépenses du gouvernement du Bas-Canada, qui fut présenté à la chambre d'assemblée de la province, le fut en mars 1796 par un message de lord Dorchester, alors gouverneur en chef. Il appert de cet état que tous les revenus du Bas-Canada, y compris le revenu casuel et territorial et les droits de douane, tant impériaux que coloniaux, se montaient à £11,459 courant. Sur cette somme (les frais de collection déduits) il restait au gouvernement £10,425.

Les dépenses du gouvernement pour cette année (1795) furent de £24,711 courant, et telles de la législature qui doivent être ajoutées à cette somme de £1565 cour. Le salaire du gouverneur était alors de £2000 strg., et celui du lieutenant-gouverneur de £750. Les dépenses de l'administration de la justice comprises dans la somme ci-dessus, furent de £6,398 strg., y compris les salaires des juges, ceux des procureurs et solliciteur-général, des shérifs,

des coronaires, des protonotaires, des greffiers de la couronne, de la paix, et leurs déboursés et contingens. Le juge-en-chef de la province avait £1200 strg., par an, le juge-en-chef de Montréal, £900, les juges puînés, 500 le juge de la vice-amirauté, £200 (le seul fonctionnaire de la province dont le salaire soit demeuré stationnaire et qui devrait certainement, en égard à la respectabilité de l'emploi, être mis sur une plus haute échelle) un juge de Gaspé £100. Dans la somme ci-dessus sont compris £571 alloués au Haut-Canada, pour sa part des droits levés dans le Bas-Canada. La différence entre le revenu et la dépense fut suppléée à même le trésor impérial.

En 1810, époque à laquelle l'assemblée offrit de défrayer les dépenses nécessaires du gouvernement, ces dépenses s'étaient augmentées à £15,835 courant, auxquels on doit ajouter £3,077, pour salaires d'officiers de la législature, et les contingens d'icelle; faisant en tout £18,912 courant. Le montant net du revenu durant l'année précédente (1809) avait été d'un peu plus de £25,000 courant. Les dépenses de l'administration de la justice, compris dans la somme ci-dessus, s'étaient déjà montés à plus de £10,000 strg., le salaire du juge-en-chef de la province était monté à £15,000 strg., et celui des juges puînés à £750 sterling.

En 1818, lorsque le gouverneur sir John Sherbrooke demanda à l'assemblée de voter les sommes nécessaires pour les dépenses annuelles de la province, le montant requis par l'estime mis devant la chambre fut de £66,281 sterling. Les salaires des juges puînés s'étaient élevés à £900 sterling. Le revenu pour l'année finissant au 5 janvier 1818 fut de £108,925 etc.

En 1823, les estimés furent de £62,309 strg. dont £17,717 pour l'administration de la justice et £6,686, pour les dépenses de la législature. Pour la première fois un bill de subsides fut passé pour l'année, accordant, à quelques exceptions près, tout ce qui était demandé. Les comptes publics pour l'année précédente (1822) montraient que les revenus s'étaient élevés à £87,399 et. Les comptes mis devant l'assemblée, à la session suivante, montraient que le revenu de cette année s'était élevé à (1823) jusqu'à £102,602 strg., dont £21,665, pour la justice, outre £21,009 et., pour les dépenses de la législature.

1825.—La dépense, en 1825, fut de £69,527 strg., dont £11,113 pour les dépenses de la législature, et £17,322 pour la justice, le revenu, de £144,660 etc. Un recensement fait cette année fixa la population à 423,650 âmes, premier recensement fait depuis la cession du pays, à laquelle époque elle se montait à 60,000.

1829.—Le revenu net en 1829, la part du Haut-Canada payée, fut de £128,345 cour.; la dépense, de £55,309.

1832.—Le revenu net de l'année finissant au 10 octobre 1832, fut de £174,473 courant, la dépense pour l'année étant de £155,991 strg., dont £18,565 strg., pour la législature, £20,319 strg., pour la justice £9000, pour le canal de Chambly. £12,778 pour des améliorations intérieures, les frais d'une élection générale, un recensement, et des dons pour des institutions charitables et littéraires, et £29,225 pour les fins de l'éducation. Le recensement montrait que la population s'était élevée à 511,919 âmes, montrant un accroissement de 88,239 en 6 ans, dont 21,594 étaient venus par l'émigration du Royaume-Uni. 311 des colonies voisines, et 150 étrangers.

Le dernier estimé soumis à l'assemblée du Bas-Canada le fut en novembre 1835; on demandait 62,753. Le montant du revenu pour l'année finissant au 10 oct. 1835 fut de £305,910 courant sujet à une déduction de £51,876, en faveur du Haut-Canada, et les dépenses de la collection.

1840.—Le revenu net pour 1840 l'année avant l'Union, les £57,424 du Haut-Canada payé, fut de £182,265, la dépense de £146,412, dont £5,626 pour le conseil Spécial, £31,387 pour la police rurale, et la police des villes, £4,175 pour les institutions charitables, et £3,890 pour les écoles.

1842.—Le revenu net du Canada pour 1842, seconde année de l'Union, fut de £365,615 courant, et la dépense de £259,538 courant, y compris £75,833 d'intérêt sur la dette publique, apportée par le Haut-Canada, et qui d'un million et demi excède maintenant deux millions, et s'accroît chaque année.

1843.—Le revenu net de 1843 fut de £320,987 courant, et la dépense de £84,829 courant, y compris l'intérêt de la dette publique pour l'année, qui s'était accru jusqu'à £93,214; les dépenses de la législature furent de £27,357.

En 1844, le montant du revenu fut de £515,783 courant.

1845.—Le revenu net de 1845 fut de £524,366 courant; la dépense de £523,453 courant, l'intérêt de la dette publique s'étant accru jusqu'à £141,287. Dans ce montant sont compris £65,459 pour les écoles communes dans le Bas-Canada £30,152 pour les dépenses de la législature.

1846.—L'estimé pour l'année de 1846, demande des subsides de pas moins de £612,786 courant, l'intérêt de la dette publique s'étant monté à £142,145 courant, et les dépenses de la législature à £34,000.

Le dernier recensement, fait en 1844, fixe la population du Bas-Canada à 690,782 (ce qui fait une augmentation de 178,863 depuis 1832) dont, 524,307 sont d'origine française, 11,895 natifs d'Angleterre, 43,392 d'Irlande, 13,393 d'Ecosse, 55,660 du Canada d'origine anglaise, et 1329, du continent de l'Europe.

Alinerve.

La fortune met au-dessus des besoins, mais non pas au-dessus des désirs.
MAD. DU DEFIAND.

BULLETIN.

Des mois de mars et février.—Style des correspondances.—Collecte dans la cathédrale.—Extra-mail packets.—Nominations de Rome.—Conversions.—Famine en Irlande, et secours généreux.—Le Knout.

—Février est parti en donnant un triste bonjour à mars. Il paraît que ce méchant mois s'était emparé de l'hiver à lui tout seul, et l'on pourrait croire qu'il en a épuisé le magasin de froid et de neige, au moins en nous quittant il nous en a donné une bordée d'environ deux pieds.

Mars commence d'une manière à nous épouvanter, il est extrêmement froid dans ses premiers jours, le vent est d'une force extraordinaire et entraîne avec lui des tourbillons de neige si considérables que les chemins sont comblés partout, et l'on peut dire avec vérité, d'après l'ancienne phrase canadienne : *Il poudre à ne pas voir clair.*

—Nos lecteurs ont dû remarquer le morceau de littérature que nous avons donné dans notre dernier numéro, où il s'agit du *style de préférence* de l'académie française, et du *style de Racine et Boileau*. Nous avons cru que cet article mettrait à l'avenir sur leurs gardes les compositeurs de correspondances sur les *missions, retraites* et autres fêtes religieuses ; le récit en est souvent si outré, le style si ampoulé, et le tout enfin si exagéré que le public est fatigué de les lire et saute par dessus pour voir l'article suivant. Nous sommes donc résolu quand on nous enverra de semblables productions d'annoncer tout uniment qu'une retraite, mission, etc. a eu lieu en tel endroit ; et comme toutes ces cérémonies religieuses sont du bien nécessairement ; le reste s'entendra bien de soi-même sans qu'il y ait besoin de tant d'amplifications. On pourrait bien en dire autant de plusieurs correspondances au sujet des examens d'école : ces productions donneraient à croire aux pays étrangers, que tout nous est encore nouveau et que nous ouvrons de grands yeux aux moindres choses que nous voyons.

—Dimanche dernier, une collecte fut faite dans la Cathédrale en faveur des Irlandais et Ecossais en détresse, et dont le montant a été de £18-11-8½ seulement. La violente tempête de neige de samedi avait tellement rempli les rues, que l'assistance à l'église était, ce jour-là, peu nombreuse ; d'ailleurs la population qui fréquente ordinairement la Cathédrale, est loin d'être généralement aussi opulente que celle du centre de la ville.

Le *London Argus* dit que des pétitions supportées par un grand nombre de signatures ont été faites au comte Grey pour lui demander de laisser partir des *extra-mail packets* le 19 des mois de février et mars, et qu'il est probable que le comte acquiescera à ces demandes, s'il en est ainsi, nous aurons encore des nouvelles d'Europe vers le 8 ou 10 de mars.

— S. S. Pie IX. a tenu le 21 décembre, au Quirinal, un consistoire secret dans lequel, après une courte allocution, elle a créé et proclamé cardinaux de la sainte Eglise romaine.

De l'ordre des prêtres, Mgr. Gaëtan Baluffi, archevêque-évêque d'Imola, né à Ancône, le 29 mars 1788.

De l'ordre des diacres, Mgr. Pierre Marini, gouverneur de Rome, vice-camerlingue et directeur général de la police, né à Rome, le 5 octobre 1794.

Sa Sainteté a en outre créé et réservé *in pectore* deux autres cardinaux.

S. Em. le cardinal Acton, après s'être démis du titre de *Ste. Marie della Pace*, a reçu celui de *St. Marc*.

Puis Sa Sainteté a proposé les Eglises suivantes :

L'Eglise archiépiscopale de Damas, *in partibus infidelium*, pour Mgr. Dominique Locciardi, prêtre de Sarzane et secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers ;

L'Eglise épiscopale de Montalto, pour Mgr. Eléonore Aronne, transféré de l'Eglise épiscopale de Listri *in part. infid.* ;

L'Eglise épiscopale de Nardo, pour Ferdinand Girardi, transféré des Eglises épiscopales unies de Saint-Ange-des-Lombards et de Bisaccia ;

L'Eglise épiscopale de Bagnorea, pour le R.-P. Félix Cantimorri, de l'ordre des Mineurs-Capucins ;

L'Eglise épiscopale de Termoli, pour le R. D. Dominique Ventura, prêtre de Bisceglia, chanoine de l'Eglise collégiale de St. Mathieu et de St. Nicolas de cette ville ;

L'Eglise épiscopale d'Udine, pour le R. D. Zaccarie Bricito, prêtre de Bassano ;

Les Eglises épiscopales unies de Trieste et de Capo-d'Istria, pour le R. D. Barthélemy Legat, prêtre de Lubiana ;

L'Eglise épiscopale d'Eichtett, pour le R. D. Georges Oettl, prêtre de Munich ;

L'Eglise épiscopale d'Antipatros, *in part. infid.*, pour le R. D. François Mazzuoli, prêtre de la Citta della Pierre, administrateur nommé de l'Eglise épiscopale de San-Severino.

Enfin, Sa Sainteté a reçu l'instance pour le *pallium*, pour l'Eglise métropolitaine de Munich, en faveur de Mgr. Charles-Auguste des comtes de Reisach, et pour l'Eglise archiépiscopale de l'Orégon, en faveur de Mgr. François Norbert Blanchet.

—Le *Morning-Post* annonce la conversion de M. Henry Pownal, fils d'un magistrat de Middlesex, il dit encore que l'amirauté a donné £200 pour aider à bâtir une église sur le coteau Croomshill, Greenwich, en l'honneur de Notre-Dame, étoile de la mer. M. F. A. Paley de St. John-College s'est converti à la religion catholique et a reçu la confirmation à Oscott. Le rév. John Gordon, curé de *St. Pancrass*, a renoncé à sa cure pour entrer dans l'Eglise catholique.

—Les feuilles irlandaise contiennent la triste nomenclature des morts causées par la misère et le défaut d'alimens. Un journal de Castlebar ne rend pas compte de moins de vingt-cinq enquêtes tenues, dans le comté de Mayo, par trois coronaires, dans l'espace de quelques jours. Le verdict, dans ces vingt-cinq enquêtes, a été : "*mort d'inanition.*" Dans les districts éloignés, des centaines d'individus ont succombé, sans qu'il ait été fait d'enquête. Pendant ces jours derniers, on a tenu quatre enquêtes dans le comté de Tipperary ; mais les habitans meurent chaque jour par vingtaines dans toutes les baronies du sud et de l'ouest de l'Irlande ; dans le comté de Kerry, la situation n'est pas moins affligeante. Le révérend M. O'Connor, lors d'un meeting tenu à Killybeg, a dit : "J'ai vu moi-même une pauvre femme pousser de son sein un enfant à la mamelle, afin que son fils aîné, assez grand pour travailler, pût se soutenir au milieu de ses fatigues journalières, au moyen du lait que la nature destinait à son jeune frère."

Hélas ! Pauvre Irlande ! Est-ce par les aumônes qu'on pourra recueillir dans les différentes parties du monde, que l'on réussira à améliorer son sort ? On la soulagera tout au plus pour un instant, pour une année par exemple, mais son existence n'en sera pas plus assurée pour cela, à moins que le gouvernement ne lui accorde ces trois choses, qu'elle demande depuis si longtems : 1^o. la liberté de se gouverner par ses propres lois ; 2^o. obliger les seigneurs de demeurer dans leurs domaines, et de les faire valoir par eux-mêmes, sans se fier à des surintendants qui abusent souvent de leurs pouvoirs, pour opprimer les pauvres et les mettre à contribution ; 3^o. enfin anéantir la dime que les catholiques payent au clergé protestant. En Canada les protestans crient contre une dime légère et modérée, payée par des catholiques à un clergé catholique, que diraient-ils si les protestans étaient obligés de payer cette dime à un clergé catholique ? Quelle horreur ! Voir des évêques anglicans laisser en mourant à leurs veuves des £40,000 *sterlings*, et à leurs enfans des £5 à 9,000 *sterl.* prélevés sur une population catholique. Qu'on lise Cobbet, on verra qu'un évêque de Winchester a trouvé le moyen de se procurer, avec sa parentelle, un revenu de £20,000 *sterl.*, et a laissé une succession de £300,000 *sterl.* comme l'ont rapporté les journaux du tems.... Si Guillaume Wickam, évêque de Winchester, eût eu comme lui femme et enfans, il n'eût pas fondé vers l'an 1370, les collèges d'Oxford et de Winchester et la cathédrale de St. Paul de Londres. Eton, Westminster, Cambridge et une infinité d'autres batimens religieux dont se servent aujourd'hui les protestans, sont l'ouvrage des évêques catholiques. Dans ce tems-là, il n'y avait point de pauvres en Angleterre ni en Irlande, on n'y parlait point non plus de la taxe des pauvres ; les convents et un clergé non marié avait soin de les soutenir, ou de les employer d'une manière honorable : la preuve c'est que là où s'élevait un monastère s'éle-

vait en même tems une ville.... Mais l'excès du mal annonce une crise.... laissons faire.... Dieu est patient, parce qu'il est éternel.... au moins nous pouvons penser que ces pauvres infortunés qui ont tant souffert en ce monde auront un meilleur sort dans l'autre.

Mais voici un trait qui console; une dame irlandaise, qui mérite d'être notée *utique bonè famà*, lady Carbery n'exige aucune rente cette année sur ses domaines, et si quelqu'un veut bien la lui payer, elle la met de côté, pour l'assistance des pauvres.

Un correspondant du *Tablet* conseille d'adopter en Irlande la culture de la lentille à la place des patates, cette plante procure une nourriture saine et même plus nourrissante que le pain, car d'après MM. Perry et Vaquelin, chimistes de l'Institut Royal de Paris, elle donne 94 par 100 de nourriture tandis que le pain ne donne que 50; la patate ne donne que 20 à 25 par 100. Si la lentille pouvait réussir en Irlande, pourquoi le bled, l'orge, etc. n'y réussiraient-ils pas? La culture n'en est pas plus difficile que celle des lentilles assurément.

—On évalue à \$100,000 ce qui a été collecté à New-York pour l'Irlande; une dame anonyme a envoyé pour sa part \$1000. Plusieurs personnes ont voulu souscrire une pareille somme, mais le comité de secours a décidé qu'il ne recevrait point au-delà de \$500 d'un même individu, que cette somme encouragerait davantage, parce qu'elle aurait plus d'imitateurs. Outre cette somme qui doit être envoyée par le *Cambria*, on a amassé un grand nombre de vêtements, et beaucoup de provisions qu'on doit envoyer par le *Victor* qui sera freté exprès pour les transporter en Irlande.

Un autre rapport dit que New-York contribuera pour \$300,000; Philadelphie \$250,000, Boston autant, Baltimore \$200,000, Washington \$500,000, Charleston \$100,000, Nouvelle-Orléans \$250,000 et le Ouest \$200,000; on pense que le premier steamer emportera pour un million de dollars.

Une douzaine de marchand ont contribué chacun pour \$5000.

Les collections dans Québec se sont montées à environ £3000 à part d'une autre collecte de £402-11-8. Les Canadiens du faubourg de St. Roch malgré leur pauvreté et leurs afflictions ont donné en trois collectes £480-7-7. Une pauvre femme qui n'avait pour tout trésor que 10 chelins, les a donnés!!! Elle trouvera sa récompense dans le ciel.

À Montréal les souscriptions se sont montées à £2,169-5. Un prêtre catholique de Bytown a envoyé au comité de Montréal £63. Dans la même ville on a fait une quête dans une église, qui a produit £30-2-10, à Brockville on a collecté £144, à Malcom's Frazer £12-10. Les commis de Toronto ont souscrit £44; Cobourg a donné au-dessus de £300. Prions que toutes ces offrandes arrivent promptement et à bon port en Irlande, et dans l'Ecosse qui doit en avoir une petite part.

—L'article de littérature le *KNOUT* que nous commençons aujourd'hui intéressera sans doute nos lecteurs, car sous le voile de roman, on leur présente un état juste et véritable de ce qu'est devenue la pauvre Pologne, et de ce que ses malheureux habitans ont réellement souffert. On peut donc regarder cette *fiction* comme un épisode véritable de l'histoire de cet infortuné royaume qui existait autrefois et qui n'existe plus! Cette *Nouvelle* nous mènera un peu loin, car elle ne contient pas moins de dix-huit chapitres; mais le lecteur, la lira avec plaisir, il se sentira animé par des sentimens nobles et sublimes, il s'intéressera à des personnages qui témoignent la plus grande soumission à la volonté divine, mais il y verra en même tems la présomption et la forfanterie punies selon qu'elles le méritent, enfin il y trouvera des leçons de vertus et de la plus saine morale; personne ne doutera de la bonté de ce petit roman quand il saura qu'il vient des colonnes de l'*Univers*, qui est un journal éminemment religieux.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le pape a donné 1000 couronnes pour le soulagement de la détresse de l'Irlande.

FRANCE.

—On sait comment M. le maire de Périgueux fait enfoncer les portes de

l'église et préside aux enterremens à défaut du curé; voici un second maire, maire de campagne, à la vérité, qui exerce également son pouvoir sur le culte. Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs la lettre suivante, qui nous est écrite de Mézières, le 20 janvier:

Monsieur le Rédacteur,

Veillez donner la publicité de votre journal au récit que je vous adresse; il est bien abrégé, mais j'en garantis la parfaite exactitude.

Le sieur Louis C., récemment nommé maire de la commune de Jouval, canton de Tonteron (Ardennes,) est en même tems cabaretier et l'un des mieux achalandés de l'endroit, ce qui se conçoit sans peine. Cependant il faut croire que son débit accoutumé ne le satisfait pas; je ne puis vraiment attribuer qu'au désir de se procurer une recette extraordinaire l'acte inconcevable que je viens vous dénoncer.

C'était la nuit de Noël; on se préparait dans la commune à la célébrer chrétiennement. Le prêtre qui devait dire la messe de minuit venait d'arriver d'une paroisse voisine, Jouval n'ayant pas en ce moment de curé. M. le maire commence par défendre au maître d'école de remplir les fonctions de chantre; cependant il n'insiste pas, et vers onze heures l'office commence. Les matines sont chantées sans obstacle, le prêtre revêtait ses ornemens pour monter à l'autel. Tout à coup une voix de Stentor s'éleva et impose silence au lutrin. Cette voix était celle de M. le maire, qui signifiait aux chantres et aux fidèles, réunis en grand nombre, d'évacuer immédiatement l'église; il ne leur donnait que cinq minutes pour obéir, faute de quoi il verbaliserait contre les récalcitans. Il faut connaître nos paysans pour savoir tout ce qu'il y a pour eux d'effrayant dans cette menace de verbaliser, dont les maires de campagne usent et abusent à chaque instant.

Le prêtre s'avance sur le seuil de la sacristie et se trouve en face du sieur Louis C., revêtu de tous ses insignes, cabarener par son bonnet de coton qu'il garde sur sa tête, paysan par sa blouse, maire par son écharpe tricolore; il demande timidement la cause du bruit. Le maire, l'apostrophant rudement et mêlant à ses paroles les jurons et les insultes les plus viles, lui ordonne de s'éloigner sans délai, attendu qu'il est, lui maire, *seul maître du lieu, et que rien ne peut s'y faire sans son autorisation*. Les femmes poussaient des cris, les hommes murmuraient en tre eux et semblaient se concerter. Le prêtre, craignant alors un résultat que l'exaspération du maire rendait imminent, monta sur le marchepied de l'autel et exhorta tout le monde à se retirer sans bruit. Pour donner l'exemple, il déposa tout de suite les ornemens sacerdotaux. Le maire sortit de l'église le dernier et en ferma les portes.

Voilà bientôt un mois que ce fait s'est passé au su de tout le pays, et je n'ai pas entendu dire que le maire de Jouval ait encore reçu le moindre avis ni d'attribuer ni de l'autorité supérieure.

—Le R. P. Lacordaire prêchera jeudi 28, à une heure et demie précise, à Saint-Sulpice, dans une assemblée de charité pour l'*asile ouvroir de Gérard*, établissement hospitalier qui, depuis sept ans, a sauvé de la misère et de ses dangers près de 800 jeunes filles convalescentes, à leur sortie des hôpitaux. Des places, aux deux côtés du grand banc, seront exclusivement réservées pour les dames.

JAVA.

—On lit dans le journal catholique d'Amsterdam, *De Tyd*, du 12 janvier:

« Nous nous estimons heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs la bonne nouvelle que l'exercice du culte catholique sera bientôt rétabli dans les Indes-Orientales. Nous apprenons de bonne source que l'affaire de Java est enfin complètement terminée. Mgr. Grooff ne retournera pas à Java; mais il se rendra avec une mission extraordinaire, comme visiteur apostolique, à Surinam. On donnera à Sa Grandeur un coadjuteur pour l'administration de Java. Nous apprenons en même tems que l'évêque missionnaire prépare déjà son départ pour les Indes-Occidentales. »

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

—Les élections municipales ont eu lieu hier au milieu de beaucoup de troubles. Voici la liste des élus.

Quartiers-Est.	MM. A. Ouimet.
Centre.	Point de retour.
Ouest.	A. C. B. Gagy.
St. Anne.	John Tully.
St. Antoine.	J. Bourrel.
St. Laurent.	A. Larocque.
St. Louis.	J. Ward.
St. Jacques.	J. U. Beaudry.
St. Marie.	P. Lynch.

• Les candidats étaient MM. De Bléury et Snaith.

—Le dernier numéro de la *Gazette Officielle* contient une proclamation par laquelle une récompense de £50 est offerte à ceux qui appréhenderont les personnes qui ont volé Samuel Ludlow, le 8 février dernier, près l'Orignal.

—La paroisse de St. Foy a souscrit pour les victimes de la famine, dans la Grande-Bretagne, la somme excessivement libérale de £92 2 4½ dont £49 7 11½ par les mains de M. le curé de cette paroisse, et £42 14 5 par celles des collecteurs nommés par l'assemblée de Québec. *Journal de Québec.*

— Il nous peine d'avoir à annoncer à nos lecteurs la mort d'un homme de génie, d'une gloire nationale, l'honorable Joseph Rémi Vallières de Saint-Réal, juge en chef de Montréal, décédé mercredi soir, à 7 heures. Nous ajoutons à ce que dit la *Revue Canadienne* et le *Pilot*, que tout jeune enfant, M. Vallières ayant attiré l'attention de M. le Grand-Vicaire Magnire, alors l'ecclésiastique faisant le catéchisme aux enfans dans la cathédrale de Québec, M. Magnire dit à Mgr. Plessis qu'il était malheureux qu'un si prodigieux talent fut perdu pour le pays, faute de moyens de le développer. C'en fut assez pour que le noble cœur de l'évêque Plessis adoptât cet enfant comme son fils et lui prodiguât les moyens de parcourir sa brillante carrière. Il serait injuste de dire que le grand Evêque voulut forcer son élève à entrer dans l'état ecclésiastique, tandis qu'il n'aurait fait que lui conseiller d'embrasser cet état. Assez d'autres qui ne sont pas prêtres doivent leur instruction et leur position à Mgr. Plessis, pour convaincre que sa libéralité n'était pas une libéralité intéressée.

Journal de Québec.

Nouveau Brunswick. — Le *Newbrunswick* du 18, reçu cette après-midi, contient le paragraphe suivant :

« *Nouvelle importante de Fredericton !* — Nous avons appris, hier au soir, que les vacances dans le conseil exécutif ont été enfin remplies, mais d'une manière qui n'est pas très-satisfaisante pour la chambre d'assemblée, si nous en pouvons juger par ce que nous avons entendu dire. Les nouveaux membres sont MM. Hill, Rankin Bailus. Cette nouvelle, annoncée mardi, a causé une agitation considérable parmi les membres de l'assemblée. »

FRANCE.

— On écrit de Bourges, qu'une diligence a été attaquée, à quatre lieues de cette ville, par une bande de six voleurs. Les malfaiteurs étaient masqués. Ils ont enlevé une somme de 44,500 fr. que transportait la diligence. Dans leur précipitation à mettre en sûreté leur butin, ils ont perdu trois sacs de 1,000 fr. qu'on a retrouvés sur la route. Les voyageurs n'ont pas été maltraités.

Idem.

— Or cette année a été comme toutes les autres : le président a lu son petit discours ; le Roi a répondu avec sa facilité ordinaire, et le programme officiel était épuisé, quand l'auguste visite s'est approché de la députation en disant :

— Eh bien ! Messieurs, vous qui êtes médecins, que dites-vous de ma santé ?

La députation s'incline avec respect.

— Non, non, regardez bien. On dit que j'ai la gravelle.

Oh ! Sire !

— Que j'ai la pierre et que je vais me faire lithotritier ; que j'ai la goutte, que sais-je encore ? Je vous assure, Messieurs, et vous pouvez le voir, que tout cela est inexact et que je me porte très-bien. »

Ces paroles, qui se peuvent garantir textuellement, ont été prononcées avec un entrain plein de gaieté ; et, en effet, la députation académique a pu très-sincèrement féliciter le roi sur sa bonne mine, sur son teint frais et vermeil et sur les apparences de la plus florissante santé.

Cette petite scène n'a pas été faite assurément sans intention : aussi ai-je idée de ne déplaire à personne en la racontant à vos lecteurs. Savez-vous d'ailleurs que de tous les habitans de son royaume, le roi est peut-être le plus rigide observateur des lois de l'hygiène ? Lever à cinq heures en toute saison ; travail du matin frais, clair, et facile ; déjeuner des plus simples ; longue promenade à pied, qui excite une douce et salutaire réaction vers la peau ; à dîner, constamment et pas autre chose qu'un poulet au riz ; pour boisson, de l'eau fraîche et pure. S. M. est très-difficile sur ce chapitre. Un demi-verre de vin vieux de Bordeaux à la fin du repas ; coucher sur un simple matelas posé sur un lit de camp, six heures de sommeil au plus ; telle est la vie sobre et austère de notre souverain. On va loin, je l'assure, avec un tel régime. On sait aussi que Louis-Philippe fait montre volontiers de certaines prétentions médicales. Du reste, elles sont innocentes et ont pour elles l'assentiment d'un des plus grands praticiens dont s'honore cet art.

ANGLETERRE.

— Il paraît que des troubles ont éclaté parmi les malheureux mineurs du pays de Cornouailles à l'occasion des subsistances. Un détachement de la garnison de Plymouth et un autre de celle de Devonport sont partis en toute hâte pour le théâtre des émeutes.

— Lundi dernier, vers dix heures du soir, les employés de la Douane ont saisi dans la Tamise un navire neuf appelé *The Black Cal*. Ce navire qui avait pris ses passeports pour Gibraltar était évidemment destiné pour les côtes du Portugal ; il avait à bord trois mille armemens complets et devait charger le lendemain 4,000 barils de poudre. L'ambassadeur du Portugal et les directeurs de la Douane n'ont pas encore arrêté la marche à suivre dans cette importante affaire.

IRLANDE.

Emigration de poisson. — Dans l'état actuel de l'Irlande et d'une partie de l'Ecosse, on regarde comme un fait providentiel l'incident signalé dans l'extrait qui suit d'une lettre de Dublin :

« On n'avait jamais vu prendre une si immense quantité de harengs qu'il en a été pris tout autour des côtes d'Irlande, d'Ecosse et d'Angleterre pendant les deux derniers mois ; il est si abondant sur le marché de Londres qu'on ne peut pas trouver d'acheteurs à 2d la douzaine. Il est tombé ici (à Dublin) à 10s le baril, et l'on ne peut pas effectuer de ventes même à ce prix. »

Les journaux avaient déjà remarqué, il y a quelque tems, que ce poisson

avait presque entièrement abandonné les côtes de France et traversé le détroit. Le fait se trouve ainsi confirmé.

MEXIQUE.

— Les dernières dates de Vera-Cruz sont du 2 février, et celles de Mexico du 29 janvier. La plus grande confusion, la consternation même régnait dans la capitale. Le ministère avait donné sa démission, et le Congrès avait pris la résolution de se dissoudre le 1er février.

Quelques départemens ou Etats semblaient disposés à proclamer Santa-Anna dictateur, tandis que d'autres étaient déterminés à le renverser. Les deux partis, de forces à peu près égales, menaçaient d'en venir à des manifestations qui rendaient une nouvelle commotion politique inévitable. Occupés ainsi de leurs dissensions intestines, les Mexicains n'avaient pas un moment à donner à la poursuite des hostilités contre les Etats-Unis. L'armée de Santa-Anna, à San-Luis-Potosi, manquait de vivres ; un régiment avait quitté le quartier-général pour se rendre à la capitale, et le bruit courait que Santa-Anna lui-même, était parti de San-Luis-Potosi pour Tampico ; mais on doutait fortement de l'exactitude de cette rumeur, et l'on pensait que si Santa-Anna faisait un mouvement, ce ne serait pas contre les Américains, mais contre Mexico, à l'effet de réduire au silence le parti puissant qui lui était contraire.

Vera-Cruz était sous le commandement du général La Vega ; la ville contenait environ 4,000 réguliers et volontaires qui recevaient, jour par jour, leurs provisions de l'intérieur. Le château, où se trouvait une garnison de 11,000 hommes, tirait ses vivres de la ville.

Ces nouveaux renseignements de la dernière importance, agiront probablement sur l'esprit du Congrès, à Washington ; si les secours demandés par M. Polk, en homme et en argent, avaient été votés plutôt, les Etats-Unis, profitant des embarras intérieurs de leurs ennemis, auraient pu tirer avantage d'une occasion qu'il leur faudra peut-être laisser encore échapper. (*Franco-Américain.*)

ÉTATS-UNIS.

— Les souscriptions en faveur des Irlandais et des Ecosseis s'élevaient à New-York, dit-on à £250,000.

Le bill des dix nouveaux régimens. — Après bien des débats, des amendemens et des pour parlers, les deux chambres du congrès sont enfin tombées d'accord sur ce bill et il a reçu la signature du président. Celui-ci pourra nommer les officiers généraux en l'absence du sénat et sans qu'il soit besoin de confirmation ultérieure. Le bill accorde à tous soldats, réguliers ou volontaires qui auront servi contre le Mexique, pendant plus de douze mois, à l'exception toutefois des officiers commissionnés, une gratification de 160 acres de terre, ou une inscription de \$100 de rente six pour cent rachetable en dix ans et payable par le trésor. La même gratification sera donnée aux héritiers ou représentans légaux de ces soldats qui seront morts au service, quelque soit d'ailleurs la durée de ce service, et aux soldats qui auront été réformés avant douze mois, pour infirmités ou maladies contractées au service.

Il accorde, en outre, aux volontaires servant douze mois, et réformés sans infirmités, 80 acres de terre ou une inscription de \$50 de rente six pour cent, rachetable et payable comme il a été dit ci-dessous.

LE KNOT.

CHAPITRE I.

Si le Pape Paul V. en 1621, pouvait déjà répondre aux envoyés polonais qui lui présentaient les drapeaux pris sur les païens et lui demandaient pieusement des reliques : *Pourquoi me demandez-vous des reliques ? Ramassez un peu de votre terre, il n'y en a pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr !* De quel nom la chrétienté saluerait-elle aujourd'hui cette nation si héroïquement infortunée ? Au commencement du dix-septième siècle, la Pologne catholique versait son sang à Chocim, et plus tard, sous les murs de Vienne, affrontant ainsi et déjouant en ces deux rencontres l'effort de sept-cent mille Turcs. Elle versait son sang au profit de l'Europe, mais avec quelle gloire ! et au milieu de quels applaudissemens ! Elle était grande alors, illustre et puissante !

Et qui donc eût pu prévoir qu'un jour cette moitié de l'Europe sauvée par la Pologne se coaliserait traîtreusement pour la dépouiller et la courber sous le joug ? Ruses, perfidies, violences, tout fut mis en œuvre : en 1733, la Russie, de concert avec l'Autriche, envahit Varsovie, chasse le roi Stanislas et fait nommer Auguste III. Trente ans plus tard Catherine II installe un de ses favoris sur ce trône chancelant ; et l'ambassadeur russe pouvait dire à ce fantôme de roi : *Vous voyez que je suis le maître et que votre couronne ne dépend que d'une docilité sans bornes.* En 1768, la confédération de Bar tenta inutilement de secouer le joug moscovite, et le royaume est livré à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée. Enfin commença le supplice du démembrement : la Prusse, l'Autriche et la Russie mutilent impitoyablement leur victime et se partagent avidement ses dépouilles sanglantes. La Pologne respire encore ; elle veut se régénérer par la libérale constitution du 3 mai 1791 : nouvelle lutte

comprimée par la faiblesse du roi Stanislas-Auguste, et nouveau démembrement de la Pologne, réduite à trois millions d'âmes, après en avoir compté plus de vingt millions dans ses belles provinces. Mais un tel peuple ne consentira pas à vivre sous une telle oppression. Il se soulève en 1794, et l'intrépide de Kosciuszko fait en vain des prodiges de valeur contre les puissances coalisées : il tombe sur le champ de bataille de Maciejowicé, et bientôt après vingt mille victimes femmes, enfans, vieillards, jeunes filles, sont insultés et massacrés dans Praga, aux portes de Varsovie. Le dernier roi Stanislas-Auguste Poniatowski, ex-favori de Catherine, abdique, et la Pologne, définitivement partagée entre ses trois meurtriers, perd jusqu'à son nom. Tout n'est pas fini. Au bruit des victoires de Napoléon, la Pologne se ranime et accourt tout entière sur les pas du conquérant : mais celui-ci accueille avec froideur des hommes qui veulent, par dessus tout, leur antique indépendance : au lieu de constituer une nation alliée, son ambition le pousse en Russie, il s'y perd ; et, pour la quatrième fois, la Pologne est divisée par ses avides et ingrats voisins. L'empereur Alexandre se montre généreux pour les provinces qui lui sont échues, et promulgue une Constitution selon l'engagement pris au congrès de Vienne. Mais cet effort ne peut se soutenir chez un Russe, et la réaction despotique se manifeste bientôt. Nicolas succède à Alexandre et forge de nouvelles chaînes.

C'est ainsi que nous arrivons à la fin de l'année 1830, époque où se déroulent les événemens de cette histoire. On s'imagine aisément le triste état d'un pays qui, depuis soixante ans, a subi tant d'outrages et d'horreurs. La terreur est partout ; car la Russie a répandu des milliers d'espions pour épier et pour étouffer ce qui peut ressembler à l'ombre même d'une espérance. Les Polonais se meuvent dans leurs villes comme des ombres muettes : dans les rues, sur les places, aux promenades, dans les réunions publiques, personne n'ose échanger un mot patriotique même avec un ami. Les membres d'une même famille, séparés par la distance, renoncent à se communiquer leurs pensées, car le secret des lettres est violé par une police infâme. Sur la plus futile apparence, un citoyen disparaît sans qu'on daigne répondre aux pleurs d'une femme ou d'une mère au désespoir. Les cachots regorgent de victimes, et la Sibérie peuple avec étonnement ses lamentables déserts. Cependant, chose admirable ! la Pologne écrasée mais non vaincue médite encore sa délivrance ! Des âmes héroïques, sous l'abri de forêts, dans l'ombre des nuits, se réunissent, se concertent et se préparent résolument à mourir pour la patrie. On s'agite sourdement dans toutes les provinces, et chacun semble attendre un premier signal pour se lancer dans l'arène des révolutions.

Dans la matinée du 1er décembre 1830, un gentilhomme polonais, Raphaël Ubinski, suivait à cheval les bords du Niémen, dans les environs de Grodno : un brillant équipage de chasse le précédait et révélait à tous la noblesse et la fortune du maître. La meute faisait retentir le rivage de ses joyeux aboiemens ; les piqueurs, montés sur des chevaux de race, sonnaient par momens de vives fanfares, au bruit desquelles des troupes d'enfans et de jeune garçons accourraient sur les pas des cavaliers et grossissaient le cortège, se disant à prendre part aux fatigues de la journée. La nature flétrie par l'hiver, mais un instant rammée sous les magiques rayons du soleil, avait ce charme mélancolique qui se peint dans le sourire d'une jeune fille qu'une mortelle maladie entraîne au tombeau. Une immense plaine s'étendait devant les chasseurs, d'un côté, le fleuve, empourpré des feux du jour, roulait avec une paisible majesté ses ondes étincelantes ; de l'autre, la ligne sombre des bois dépouillés se détachait en ondulations irrégulières sur un ciel lumineux et pur. Mais ni l'éclat inespéré de ce beau jour, ni la gaité bruyante des veneurs et des paysans ne purent éclaircir le visage sérieux et préoccupé du jeune gentilhomme qui se tenait à quelques pas en arrière de sa troupe, comme pour se mieux livrer à ses réflexions.

Raphaël Ubinski, depuis plusieurs années, privé de son père et de sa mère, avait alors de vingt-cinq à vingt-six ans et vivait retiré dans ses terres auprès d'une aïeule maternelle, femme d'un grand courage et d'une haute vertu, à laquelle il témoignait autant de confiance que d'affection. Elevé dans les véritables principes de l'honneur et de la religion, Raphaël avait su résister à tous les entraînemens de la jeunesse comme à toutes les séductions de la fortune. L'étude occupait ses loisirs, et profondément pénétré de ces belles traditions qui voulaient qu'en Pologne un gentilhomme pût servir sa patrie par son intelligence aussi bien que par son épée, il avait à cœur de se rendre digne des hauts emplois ou sa naissance l'appelait. Raphaël, cependant, était loin d'être ambitieux ; mais vivement frappé du déplorable état où son pays était réduit, il n'aspirait qu'à se dévouer pour sa délivrance et son salut. Dans le premier enthousiasme

de la jeunesse il avait cru que la force seule devait assurer l'indépendance de la Pologne, et il s'était jeté avec ardeur dans ces sociétés secrètes qui, malgré l'extrême vigilance de la police, se multipliaient dans toutes les provinces. Mais à mesure que sa raison se fortifiait par l'étude et par la réflexion, il en vint bientôt à reconnaître que son infortuné pays dominé par trois grandes puissances, plaçait vainement son espoir dans le succès d'une lutte avec ses oppresseurs. Cette conviction jeta d'abord le découragement dans son âme, car il ne pouvait renoncer à soutenir des droits aussi sacrés et pour lesquels il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.— Oh ! non, se disait-il alors dans une cruelle angoisse, Dieu ne voudra pas consacrer les brutales entreprises de la violence et de la trahison : la Pologne, malgré sa faiblesse, ne peut être éternellement condamnée à gémir dans l'esclavage. Une voie de salut doit exister pour elle ! Où la trouver ?

Après mille réflexions sur cette grande question, qui devint l'objet de toutes ses études, il arriva à cette conclusion que la Pologne devait être patiente, et se préparer par des mœurs héroïques aux événemens que la Providence saurait bien faire naître pour la sauver. L'état des peuples et l'agitation universelle des esprits pouvaient donner des pressentimens de l'avenir à un esprit attentif. Ces idées, devenues des convictions, changèrent complètement les desseins et la conduite de Raphaël, et au lieu d'exciter l'impatience de ses amis en les précipitant vers un dénouement qui désormais, à ses yeux, ne pouvait qu'aggraver leurs maux, il s'efforça de les retenir et de leur montrer comment on pouvait véritablement servir la patrie, en s'efforçant d'y développer toutes les vertus nationales. Mais ce nouveau langage ne fut pas toujours compris, et la réserve que s'imposait Raphaël sur toutes les mesures violentes, lui créa une de ces fausses positions où l'on semble, aux yeux des esprits emportés, vouloir et ne vouloir pas, uniquement parce qu'on ne veut que le possible et que l'on connaît mieux les véritables moyens d'y arriver.

Telles étaient les pensées qui préoccupaient Raphaël au moment où nous le rencontrons sur les bords du Niémen : il se rendait à une grande chasse dans les domaines du comte Bialewski ; mais cette chasse n'était guère qu'un prétexte pour se voir, s'exciter les uns les autres et arrêter les plans d'une lutte qui devenait chaque jour plus imminente. Aussi, fort embarrassé de l'attitude qu'il avait prise avec ses amis, parce que le temps seul pouvait la justifier, appréhendait-il ces réunions, où il avait tant de peine à défendre ses convictions. Mais alors qu'est-ce qui l'obligeait à accepter l'invitation du comte Bialewski, ancien militaire d'un patriotisme exalté, et qui brûlait d'en venir aux mains avec les Russes ? C'est que d'abord, après avoir partagé toutes les espérances de ses amis, il lui était très-difficile de se tenir honorablement à l'écart, et ensuite.... ensuite Raphaël avait vingt-cinq ans et le comte Bialewski avait une fille ! Or, la fille du comte Bialewski, fort agréable personne, riche héritière, et vraiment remarquable par les rares qualités de son esprit et de son cœur attirait naturellement les regards des jeunes seigneurs ses voisins : elle avait vingt ans, et son père avait déclaré qu'il ne la marierait pas avant sa vingt-et-unième année. De là plusieurs prétendans, entre lesquels Raphaël n'était pas le moins empressé. Il ne pouvait donc refuser l'invitation du comte. Il le pouvait d'autant moins que, redoutant les interprétations peu loyales qu'on pouvait donner à sa conduite politique pour le desservir auprès de la jeune comtesse Rosa, il se sentait au fond de l'âme d'assez énergiques convictions pour se défendre et se justifier avec succès.

Et il allait ainsi rêvant tour à tour et aux malheures destinées de son pays et aux difficultés très-sérieuses de sa propre destinée, lorsque, sur une route de traverse qui venait aboutir à celle qu'il suivait lui-même, il aperçut un nombreux et magnifique cortège qui se dirigeait de son côté en le gagnant de vitesse. Un moment après il reconnaissait un de ses amis, Stanislas Dewello, qui courut à lui avec de grands cris de joie et les gestes les plus affectueux.

— Je suis d'autant plus heureux de te rencontrer, mon cher Raphaël, s'écria le nouveau venu, que je m'attendais moins au plaisir de cette rencontre.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! mais, parce que nous ne te voyons presque plus : tu t'éloignes de tes amis, tu sembles leur refuser la confiance ; et ils en sont presque à se demander s'ils peuvent encore compter sur toi pour la noble entreprise à laquelle ils se sont tous dévoués.

— Avant de te répondre, mon cher Stanislas, dit Raphaël en baissant la voix, fais-moi le plaisir de me dire s'il entre dans tes habitudes d'avoir toujours derrière toi cet honnête attendant qui paraît ne te vouloir pas plus quitter que ton ombre ?

— Il n'y a rien à craindre de lui, c'est un fidèle ; et, de plus, un précieux serviteur, sans lequel je serais ruiné dix fois. Cependant je

vais le prier de rejoindre nos gens, car je puis avoir, si tu le souhaites, d'assez graves nouvelles à te communiquer. Fierley, mon ami, nous désirons être seuls et tranquilles, commandez à nos piqueurs de garder leur tris et leurs fanfares pour un moment plus opportun; allez.

Le cavalier auquel Stanislas s'adressait put à peine maîtriser un geste de mauvaise humeur; cependant il donna de l'éperon et partit en laissant courir de ses yeux à ses lèvres un ironique sourire.

— Es-tu sûr de cet homme? ajouta Raphaël, qui ne l'avait pas un instant perdu de vue.

— Comme de moi-même.

— C'est bien. Maintenant, faut-il que je te répète ce que tu sais déjà; c'est que, si je n'approuve pas vos moyens d'exécution, autant que personne, je suis dévoué au but où vous tendez.

— Je le crois, Raphaël, je le crois; mais enfin, s'il est permis à chacun de nous d'avoir ses idées et ses principes, ne devons-nous pas nous soumettre tous à l'avis de la majorité, afin que l'unanimité de nos efforts puisse amener un heureux résultat pour la cause nationale?

— Je vois trop clairement l'abîme où vous vous précipitez pour pouvoir me ranger jamais à votre sentiment. Aussi protesterai-je jusqu'à la fin contre de folles résolutions dont l'infaillible résultat serait la ruine publique. Mais si, malgré mes efforts, vous engagez mon pays dans une lutte désespérée, je connais assez mon devoir pour ne pas refuser alors une place dans vos rangs.

— Fort bien, mon très-cher; mais, à te parler franchement, et dans de telles dispositions, j'aimerais autant ne pas te voir aujourd'hui chez le comte.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que ton éloquence et tes discours ne peuvent que refroidir le zèle de nos amis, et qu'à la veille de grands évènements, nous avons besoin de toute notre audace et de toute notre énergie.

— Tu n'empêcheras rien, il est trop tard, d'une heure à l'autre peuvent arriver des nouvelles qui nous mettront à tous l'épée dans les mains. Laisse-nous donc agir comme nous l'entendrons, et ne viens pas user de l'influence que tu peux avoir sur le comte pour ruiner nos projets. Je conviens qu'il t'écoute volontiers, mais il ne t'obéit guère.

— Je sais ce qu'il me convient de faire, Stanislas, et il faut que tu aies l'ennui de ma compagnie jusqu'au château.

— Cui dâ, mon maître! vous êtes libre. Et j'étais, je l'avoue, bien sot de vouloir te faire tourner bride lorsque la route que nous suivions aboutit au manoir de la dame de nos pensées. Car il faudra bien en convenir, la politique n'est pas l'unique objet de tes graves méditations.

— Tu aimes trop à rire pour que je fasse de toi mon confident. Penses ce que tu voudras, je me rends à l'invitation que le comte a bien voulu m'adresser.

— Eh bien! quelque étonnement que tu en aies, mon cher Raphaël, je vais te parler sérieusement. Tu me connais et tu n'ignores pas que j'ai quelque expérience sur ce qu'on appelle l'art de plaire et de deviner qu'on a plu. Or, si tu me demandais, à moi, quelque peu bachelier sur ce point, ce que je pense de tes timides assiduités auprès de la jeune comtesse Rosa (écoute-moi sans t'impatienter, j'ai le droit de te parler ainsi), je te répondrais nettement et sans détour que tu perds ton temps et que tu ferais beaucoup mieux d'aller chercher fortune ailleurs. Mon Dieu! tu étais dans ton droit en faisant ta cour à la jeune comtesse et en cherchant à lui être agréable, sans doute; mais tout cela n'a qu'un tems, et dès qu'une préférence a été marquée, ce nous est un devoir d'abandonner la place à l'heureux vainqueur.

— Et cet heureux vainqueur... reprit Raphaël, en balbutiant et déjà tout pâle d'émotion!

— Cet heureux vainqueur, cher Caton, est devant vous.

La première pensée de Raphaël, en entendant cette déclaration, se traduisait par un sourire de dédain et d'incrédulité. Mais la rayonnante figure de son rival lui causa bientôt plus d'inquiétude qu'il n'eût voulu en convenir. Et en effet, s'il avait d'abord pensé que le noble cœur de la comtesse Rosa n'avait pu s'éprendre des qualités toutes superficielles de Stanislas, cependant il lui fallait bien reconnaître que ce même Stanislas était véritablement le plus accompli cavalier qu'il se pût voir. Sa taille élevée ne laissait rien à désirer pour l'élégance, et sa figure régulière et charmante s'animait avec éclat d'un regard spirituel et fier. De plus, Stanislas était généreux, magnifique, beau parleur, adroit dans tous les exercices du corps et hardi comme un ancien chevalier. Seulement (car il y a des ombres en toute chose), son caractère manquait de solidité; il était prodigue, léger dans sa conduite, passionné pour le plaisir et non-

chalant au travail. Mais que ne pardonne-t-on pas à la jeunesse, qui sait d'ailleurs dissimuler et farder même si bien les plus graves défauts!

Raphaël était loin de pouvoir soutenir la comparaison avec ce gracieux personnage. Son extérieur ne se distinguait que par une grande simplicité et la bonne grâce naturelle à un gentilhomme exempt de recherche et de prétention. Sa physionomie était plus heureuse que belle, mais elle respirait cette vive expression d'intelligence et de noblesse qui peut balancer, pour les esprits d'élite, tous les autres avantages. Quoi qu'il en soit, et à ce premier coup-d'œil qui fixe trop souvent le cœur, il était difficile de n'être pas captivé par les traits si remarquables de Stanislas. Il n'y avait donc rien d'improbable dans la confiance qu'il venait de faire à son rival, et celui-ci, vivement ému, rappelait à lui tout son courage pour soutenir ce rude coup et maîtriser la vive douleur dont il se sentait accablé. Toutefois, il connaissait trop bien aussi la présomption de son compagnon pour ne pas conserver encore quelque secret espoir, et après un moment de silence:

— J'aime à supposer, lui répondit-il enfin, que tu ne parlerais pas avec cette assurance, si tu n'en avais quelque légitime raison. Pourtant, tu me permettras de te dire que je connais assez la réserve et la haute vertu de la comtesse Rosa pour te croire aussi solidement assuré de ses plus intimes sentimens que tu veux bien te le persuader.

— Tu conviendras aussi, Raphaël, que je serais bien sot de me vanter d'un tel succès s'il était encore douteux.

— Et sur quoi te fondes-tu? car j'ose affirmer que tu n'as pas la parole formelle de la comtesse, ni celle de son père.

— Il est vrai je n'ai pas cette parole formelle, et pourtant il faut bien qu'il y ait quelque chose d'assez significatif, pour que notre commun ami et notre commun rival, Léopold Majoski, m'ait avoué hier qu'il renonçait à perdre davantage son tems et ses soins, et qu'il se désistait de toutes ses prétentions en ma faveur. Que je mesure si j'exagère le moins du monde ce qu'il m'a dit lui-même et ce qu'il serait trop long de te répéter!

— C'est possible! Cependant, je ne vois pas qu'il y ait sujet de se tant effrayer.

— Tu ne vois pas, mon cher Raphaël, que la jeune comtesse et moi sommes en harmonie parfaite de sentimens et de goûts; tu ne vois pas, par exemple, que dans nos soirées d'hier, si l'on se réunit pour la musique, la comtesse et moi chantons habituellement ensemble, et que si nous nous rencontrons au bal, je suis évidemment le cavalier préféré; tu ne vois pas sans doute, que dans les longues promenades mon bras est assez volontiers accepté ou choisi, et que dans nos grandes classes je suis reconnu pour le plus sûr et le plus habile écuyer qui puisse donner des soins à une jeune dame en péril; tu ne vois pas, enfin, l'échange de douces paroles et d'aimables propos qui résulte de ces fuites circonstancées, et qui cependant contribue si bien à nous assurer des droits irrévocables.

— Si c'étaient réellement là les seuls moyens de plaire à la comtesse Rosa, reprit Raphaël d'un ton à la fois sérieux et ironique, j'avoue que ce serait l'émérité grande que de chercher à l'effacer, et je reconnais qu'il ne me resterait rien de mieux à faire que de suivre l'exemple de Léopold, en te cédant une place trop bien méritée. Mais....

— Mais, le grave Raphaël s'imagine qu'une jeune personne peut être sensible au charme d'une dissertation philosophique ou littéraire; s'amuser des élucubrations politiques d'un futur sénateur, ou même s'éprendre des aimables distractions du prosélytisme religieux et en conséquence, comme son intrépidité est bien connue sur tous ces points, il espère balancer suffisamment les petits mérites de ses rivaux. O sainte innocence! que tu mérites bien les couronnes du ciel, à défaut des récompenses terrestres!

— A ton aise, Stanislas; tu sais que je suis à l'épreuve des plaisanteries et des sarcasmes. Cependant, permets-moi de te le dire, la magnanimité sied bien à un vainqueur.

— Mais ne me contestes-tu pas ce titre?

— Je ne conteste rien. Dès que le comte, au nom de sa fille, aura parlé, tout sera dit, et je saurai accepter silencieusement ma défaite. Et je puis ajouter même qu'elle me sera moins pénible, si c'est toi qui en recueilles l'honneur.

— Merci, mon cher, et j'admire d'avance ta résignation, que je ne prétendais pas égaler en pareil cas. Voilà l'avantage d'avoir ce qu'on appelle des vertus chrétiennes. Quoi qu'il en soit, tu es averti et à moitié préparé. Nous sommes au château; sans rancune.

— Oh! sans rancune, répondit Raphaël. Et en lui-même il se disait: Oui, si Rosa a pu s'éprendre des dehors très-brillants, j'en conviens, de ce beau fils; si elle n'a pu résister à ses aménités, à ses

grâces, et surtout à ses rares talents, je n'ai plus rien à regretter : je me suis trompé sur Rosa ; elle ressemble à mille autres, et j'aurais vainement compté sur son esprit et sur son cœur. Non, telle ne doit pas être celle qui partagera peut-être les dures destinées que l'avenir de notre pays nous prépare. Mais est-il bien sûr que je me sois trompé ?.....

Raphaël eût prolongé longtemps encore ces réflexions, s'il n'eût été, forcément interrompu par son arrivée au château du comte de Bialowski, où il devait nécessairement trouver l'éclaircissement de ses doutes et la fin de ses perplexités.

La suite au prochain numéro.



BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE,
MONTREAL, 14e. NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le Canada Gazette de ce jour (14 novembre), en tête de Liste No. 7 des réclamations de Miliciens du Bas-Canada, ce Bureau cessera, après le 30e. juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les avertis et autres papiers requis n'auront pas alors été produits; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

Une insertion mensuelle de l'avis qui précède jusqu'au 30e. juin 1847, dans la Minerve, l'Aurore des Canadas, les Mélanges Religieux, le Canadien, le Journal de Québec.

AVIS.

L'ON a besoin à la **LENGUE POINTE** d'un **INSTITUTEUR** capable d'enseigner l'Anglais et le Français.

MANUEL DE LA TEMPERANCE.
PAR LE R. P. C. CHINQUY.

Approuvé par N. N. SS. les Evêques,
A VENDRE.

A L'Evêché de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, écr., rue St. Paul; chez le Dr. Coré, droguiste, encoignure des rues Notre-Dame et St. Denis; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Trente sous le volume.—12s. la douzaine.
29 janvier 1847.

BANQUE D'EPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les Dépôts sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requerrant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jedis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigeaient, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Epargnes de la Cité et du District, No. 46 grande rue St. Jacques, à côté de l'Ottawa Hotel.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porté encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de:

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à desseins très riches et saillants.
" Damas brochés en or et couleurs.

" (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix
GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de desseins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches. Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (desseins nouveaux.)
Moire d'or à reflets riches et brillants.
Drap d'argent à pluie d'argent.
Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.
Damas brochés; tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits; dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St. New-York.

ATELIER DE RELIEUR.



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur **ECRIERIE DE RELIURE**, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une **LIVRAIRIE**, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIVRAIRIE BOULBASTOUE.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cèdera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPELEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

G. N. GOSSLIN, AGENT.

17 janvier.—1f.

FRENIÈRE,

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,
Doreur à l'huile et sur le verre,
Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.
2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGÉ.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VIFs FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des incables à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 centimes 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, Libraire. Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège. Ste. Anne.
VAL GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, EDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU, IMPRIMEURS.